# LES BARMÉCIDES,

## TRAGÉDIE EN CINQ ACTES ET EN VERS;

*PAR MONSIEUR DE LA HARPE,
de l'Académie Française.*



NOUVELLE ÉDITION.





*A PARIS,*

Chez DELALAIN, rue & à côté de la Comédie Française.

M. DCC. LXXXV.



# ACTEURS.

AARON RACHID, *Calife de Bagdat, de la race des Abassides.*

SÉMIRE, *Princesse Ommiade.*

AMORASSAN, *Visir.*

BARMÉCIDE, *ancien favori d'Aaron.*

SAÉD, *Émir.*

N'ASSER.

ILCAN.

ÉMIRS, GARDES.

---

*La Scene est à Bagdat.*



# LES BARMÉCIDES,

## TRAGÉDIE.



## ACTE PREMIER.

*Le Théâtre repréſente un lieu ſouterrain lugubrement éclairé, ſépulture de la famille des Abaſſides. On diſtingue ſur un des côtés du Théatre un monument ſéparé ; c'eſt celui du Miniſtre Barmécide.*

### SCENE PREMIERE.

AMORASSAN, NASSER.

NASSER.

TANDIS que ſur Bagdat la nuit répand ſes ombres,
Que cherche Amoraſſan dans ces demeures ſombres ?
Seigneur, dans ce ſéjour que je ne connois pas,
Quels obſcurs ſouterrains m'ont conduit ſur vos pas ?

AMORASSAN.

Ah ! le trouble a rempli mon ame impatiente.
J'embraſſe en frémiſſant l'eſpoir qu'on me préſente.
Saéd veut me parler : ce vertueux mortel,
Qui de mes premiers ans prit un ſoin paternel,
M'annonce qu'il eſt temps que ſa voix me confie
Un ſecret dont dépend le deſtin de ma vie :
Ce n'eſt que dans ces lieux qu'il ſera révélé.
Mais toi, que leur aſpect paroît avoir troublé,
Ne reconnois tu pas cet aſyle funebre ?
Contemple ce tombeau d'un Miniſtre célebre,
De ce grand Barmécide, illuſtre infortuné,
Favori de ſon maître & par lui condamné.

Cet Empire a long-temps gémi de la disgrace,
Qui dans un même arrêt enveloppa sa race.
Tout périt, & trop tard le Calife éclairé
Sentit que le courroux l'avoit trop égaré.
Il connut le remords & pleura ses victimes;
Il voulut appaiser ces ombres magnanimes.
Dans ces grands monumens des Princes ses ayeux,
Il plaça le tombeau d'un héros malheureux,
Tribut tardif & vain d'un repentir si juste!
Révere, ainsi que moi, ce monument auguste,
Ces pompes de la mort, qui montrent à la fois,
Et les retours du sort & les fautes des Rois.

NASSER.

Excusez ma surprise; en voyant ces retraites,
Qui tiennent au Palais par des routes secrettes,
J'ai méconnu d'abord cet asyle sacré,
Où par d'autres chemins je suis jadis entré.
Hélas! dans ces tombeaux de la race Abasside,
Qui n'a pas honoré l'ombre de Barmécide?
Qui n'a pas quelquefois arrosé de ses pleurs
Ces restes d'un héros, ces débris des grandeurs?
Sa mémoire en nos cœurs sans cesse retracée,
Après vingt ans de deuil ne s'est point effacée.
Elle vivra toujours; on n'oublira jamais
Ce nom de généreux, acquis par des bienfaits,
Ce génie indomptable, & fait pour tout conduire,
Qui présida long-temps au sort de cet Empire.
Sa mort qui coûte encor des larmes à nos yeux,
Seule a flétri d'Aaron le regne glorieux.
De tant de cruauté comment fut-il capable!

AMORASSAN.

Aaron, sans doute, est grand, son regne est mémorable,
Et je ne lui veux point refuser les tributs
Qu'on doit à ses talens ainsi qu'à ses vertus.
Il a voulu tout voir, tout juger, tout connoître.
Loin de ces courtisans faits pour tromper leur maître,
Se cachant dans la foule, il a plus d'une fois
Cherché la vérité qu'on éloigne des Rois.
Ce trône étoit fondé sur le droit de la guerre;
L'arabe enthousiaste a subjugué la terre,
Et la destruction suivit ses étendards;
Il foula sous ses pieds les monumens des arts;
Aaron les releva du sein de la poussiere:
Il n'a point des talens redouté la lumiere:
Il voit qu'à son empire ils servent de soutien,
Et que l'homme qui pense est meilleur citoyen.
Telle est sa politique, & déjà dans l'Asie,
Ses mains ont rallumé le flambeau du génie.
Dans ses brillans travaux les Arabes instruits,

Des Sages de la Grece ont connu les écrits,
Ont cultivé les arts, ornemens de la vie,
Et mesuré la terre à nos loix asservie.
De la gloire d'Aaron tels sont les plus beaux traits;
Mais quel contraste, ami, de rigueurs, de bienfaits!
On l'admire, on le craint; & soit que la colere
Emporte malgré lui son ame trop altiere;
Soit qu'il aime à fonder sur la sévérité
L'appareil imposant de son autorité;
Soit plutôt que ce rang de maître de la terre,
Toujours fait pour corrompre un heureux caractere,
Même à des cœurs bien nés inspire ces dédains,
Ce mépris & des droits & du sang des humains;
Quoiqu'il en soit, Aaron que la gloire couronne,
Fait trembler devant lui la Cour qui l'environne.
Tout frémit, tout s'abaisse à son premier coup-d'œil;
Né souverain des rois il en a tout l'orgueil.
On est trop criminel dès qu'on peut lui déplaire,
Et tout sang est abject aux yeux de sa colere.
Tel est Aaron, habile à vaincre, à gouverner,
Le plus grand des mortels, s'il savoit pardonner.
Moi-même près de lui, voisin du rang suprême,
Qu'il comble de faveurs, qu'il honore & qu'il aime;
Qu'il aime!.... je l'ai cru du moins jusqu'aujourd'hui:
C'est toujours en tremblant que j'approchai de lui.
Je n'éprouve que trop combien il faut le craindre.

NASSER.

Vous, Seigneur du Calife auriez-vous à vous plaindre?
Vous, à tous nos Émirs justement préféré!
Vous, favori sans faste, & ministre adoré!
Sur les fiers Turcomans votre victoire illustre
De l'Empire d'Ali releve encor le lustre.
Déjà tout l'Orient tourne les yeux vers vous,
Et le Prince Aménor n'en est que trop jaloux.
De Barmécide, un jour, vous atteindrez la gloire.

AMORASSAN.

Crains de me voir en tout rappeler son histoire.
Du sein de la misere & de l'obscurité,
Au même rang que lui depuis deux ans monté;
Elevant comme lui tous les vœux de mon ame,
Vers un objet sacré qu'on refuse à ma flamme;
Son exemple aujourd'hui peut-être est mon arrêt.

NASSER.

Avez-vous cru qu'Aaron mît aux mains d'un sujet
Le dernier rejetton de la race Ommiade?
Il craint un tel hymen, tout me le persuade.
Il craint que quelque jour on ose profiter
Des droits....

AMORASSAN.

Lui ! que dis-tu ? qu'a-t-il à redouter ?
Je sais ainsi que toi, qu'aux ayeux de Sémire,
La famille d'Aaron ravit jadis l'Empire ;
Que les enfans d'Ali, fortunés oppresseurs,
Renverserent d'Omar les premiers successeurs.
Mais des feux qu'alluma cette longue querelle,
Aaron sut étouffer la derniere étincelle.
De la race Abasside il affermit les droits ;
De ce Monarque heureux le regne & les exploits,
Ont à cette grandeur par le temps confirmée,
Mis le sceau de la gloire & de la renommée.
Loin de craindre Sémire, Aaron dans son Palais
A sur ses jeunes ans répandu des bienfaits.
Sémire jusqu'ici n'étoit point condamnée
A ne porter jamais les voiles d'hyménée :
Et moi, je l'avoûrai, dans un jour de bonheur,
Rapportant dans ces murs le titre de vainqueur,
Pressé de demander le prix de mes services,
J'osai tout hasarder sous ces brillans auspices ;
Et d'une voix tremblante & d'un front incliné,
Sur les marches du trône humblement prosterné,
Toujours plein de l'objet où mon amour aspire,
J'en ai cru cet amour, & j'ai nommé Sémire.
Quel regard foudroyant le Calife a lancé !
« Abjure, m'a-t-il dit, un espoir insensé.
» Pour un sang ennemi ta tendresse m'offense.
» Cet hymen d'un sujet n'est point la récompense.
» Quiconque ose y prétendre a de plus grands projets,
» Et le sort de Semire est un de mes secrets. »
A ces mots prononcés du ton le plus sévere,
Partis du trône auguste où l'on juge la terre,
Je suis resté sans force, & la mort dans le sein.
Le Calife à mes yeux s'est dérobé soudain,
A laissé dans mon cœur ces cruelles atteintes ;
Dans celui de Saéd je cours verser mes plaintes.
Il m'écoute, il m'anime, il ose m'assurer
Qu'ici tous mes malheurs se peuvent réparer,
Et qu'il va dans mes mains mettre ma destinée.
A tant de mouvemens mon ame abandonnée
N'embrasse aucun parti, ne sait où s'arrêter.
Ciel ! est-ce là l'accueil dont j'ai dû me flatter ?
Je dédaigne aujourd'hui jusqu'à ma propre gloire :
Et la voix de ce peuple, & ces chants de victoire,
Ne peuvent étouffer cet accent de douleur,
Que l'amour malheureux jette au fond de mon cœur.

NASSER.

Est-il si malheureux alors qu'on le partage ?
Si du moins de vos feux on accepte l'hommage,

Si Sémire a daigné. . . .

AMORASSAN.

Sais-je jufqu'à ce jour
Ce que doit de Sémire attendre mon amour?
Tout laiffe dans mon ame & le doute & la crainte.
Sémire qu'en ces lieux entouroit la contrainte,
N'a pu même d'abord, parmi tant de témoins,
Diftinguer mes regards & démêler mes foins.
Je l'entendois louer mon zele & mes fervices.
Je trouvai, je faifis des inftans plus propices.
Des malheurs de fa race un fentiment profond
D'une ombre de trifteffe obfcurciffoit fon front.
Mais j'y voyois briller une héroïque audace,
Et cette fermeté qui fied à la difgrace.
Tombant à fes genoux, plein de trouble & d'ardeur,
J'atteftai tous les droits qu'elle avoit fur mon cœur.
« Si le fort, me dit-elle, eût épargné Sémire,
» Du monde à fon époux elle eût donné l'Empire.
» Mais l'amour a fouvent triomphé du deftin,
» Et le fort d'un héros eft toujours dans fa main.
Elle n'en dit pas plus, & depuis fon filence
A dû.... J'entends du bruit. Saéd ici s'avance.
Je dois lui parler feul: va m'attendre, Naffer.

## SCENE II.

AMORASSAN, SAÉD.

SAÉD.

Mon fils, fouffrez encor ce nom qui m'eft fi cher;
Souffrez que je rappelle avec quelle tendreffe,
J'ai moi-même en ces murs formé votre jeuneffe.
Ce n'eft pas qu'à vos yeux je tire vanité
Des foins que du Ciel même a bénis la bonté.
Votre grandeur fans doute eft fon heureux ouvrage,
Celui de vos vertus & de votre courage.
Mais puifqu'Amoraffan a cru jufqu'à ce jour
A mes foibles bienfaits devoir quelque retour,
Qu'il fache que pour lui j'ai fait bien davantage;
J'ai fu lui réferver un plus brillant partage;
Et je me tiens heureux, s'il recueille le prix
De mes travaux fecrets pour lui feul entrepris.

AMORASSAN.

Eh! quel nouveau bienfait faut-il donc que j'efpere?
C'eft vous qui jufqu'ici me tenez lieu de pere.
Vous m'avez par degrés approché de la Cour.
Mon nom fut par vous feul porté dans ce féjour,
Où contre les vertus inceffamment armée,
L'envie en obfcurcit jufqu'à la renommée.
C'eft par votre crédit que le titre d'Émir

M'a servi de chemin jusqu'au rang de Visir;
Et quoiqu'eût fait mon bras pour défendre l'Empire,
Pouviez-vous jusques-là vous flatter de conduire
Un obscur orphelin dans la guerre enlevé,
Un enfant de tribut, pour servir élevé?

SAÉD.

Vous un enfant obscur! ah! ne croyez pas l'être.
L'Orient vit jadis son bienfaiteur, son maître,
Dans le mortel fameux qui vous donna le jour;
Il fut de cet Empire & l'arbitre & l'amour.
Que dis-je? si la gloire a pour vous tant de charmes,
Si quand vos jeunes mains ont essayé des armes,
Je vis étinceler en vos yeux enflammés,
Ces desirs inquiets à peine encor formés,
Cet instinct d'un héros qu'agite & que tourmente
Le premier sentiment de sa grandeur naissante;
Croyez qu'un feu si beau, si prompt à se montrer,
Fut puisé dans un sang que l'on doit adorer.
Croyez qu'Amorassan ne peut avoir pour pere,
Que l'un de ces mortels séparés du vulgaire,
Et dans qui la nature offre aux yeux des humains
Le pouvoir de ses dons & l'effort de ses mains.
Son nom tiendra de vous une splendeur nouvelle;
Il fut dans votre place, il est votre modele.

AMORASSAN.

Ciel! quels pressentimens s'élèvent dans mon cœur!
A ces traits réunis, à ces titres d'honneur,
(*En regardant les tombeaux.*)
Je croirois.... Mais hélas! la vérité cruelle
Eteint de cet espoir la lumiere infidelle.
Dans la proscription tout fut enveloppé;
Tout tomba sous le glaive, & rien n'est échappé.

SAÉD.

Ah! le ciel en ôtant un grand homme à la terre,
Veut rendre quelquefois sa perte moins amere.
Il permet qu'avec lui tout ne soit pas frappé;
Qu'un des siens se dérobe à l'oppresseur trompé,
Et croisse auprès de lui dans une nuit profonde,
Pour le punir un jour & pour venger le monde.

AMORASSAN.

Je vous en crois à peine, & mon esprit confus
N'ose pas....

SAÉD.

Ce tombeau vous en dit encor plus.

AMORASSAN.

C'en est trop, & ce mot de mes destins décide.

SAED.

Amorassan....

AMORASSAN.

Eh bien?....

SAÉD.

SAÉD.

Eſt fils de Barmécide.

AMORASSAN.

Je le ſens au deſir que j'eus de l'imiter.
Mais eſt-il bien poſſible! & comment me flatter?....

SAÉD.

Je devois ma fortune aux dons de votre pere;
Et lorſque poſſédé d'un amour téméraire,
Bravant toutes les lois, par un nœud clandeſtin,
A la niece d'Aaron il unit ſon deſtin,
Vous avez ſu, Seigneur, de quel courroux terrible
S'enflamma ce Calife aux affronts ſi ſenſible;
Indigné qu'un ſujet, par ce coupable oubli,
Osât mêler ſon ſang avec le ſang d'Ali.
C'eſt moi qui fus chargé des ordres homicides,
Qui livroient au trépas quarante Barmécides.
Je crus pouvoir ſauver de ce carnage affreux,
D'une illuſtre maiſon le chef trop malheureux.
Je marche à ſon palais, ſuivi de mon eſcorte;
J'ordonne à mes ſoldats d'en inveſtir la porte.
J'entre ſeul; je lui dis l'ordre que j'ai reçu,
Et le noble projet que mon cœur a conçu.
Fuis, lui dis-je. Un eſclave à-peu-près de ſon âge,
Aſſez ſemblable à lui de taille & de viſage,
Sembloit s'offrir à moi pour remplir mon deſſein;
Sous le tranchant du ſabre il expira ſoudain.
Je le couvre auſſi-tôt des habits de ſon maître.
Alors à mes ſoldats j'ordonne de paroître;
Et tandis que déjà des ſouterreins obſcurs
Conduiſoient Barmécide au-delà de ces murs,
Je montre de ce corps la tête ſéparée,
Que le ſang & la mort avoient défigurée.
« J'ai commencé, leur dis-je, & le Viſir n'eſt plus.
» Accompliſſez d'Aaron les ordres abſolus.
» Frappez, exterminez une race perfide,
» Et qu'il ne reſte rien du nom de Barmécide. »
A ces mots, mes ſoldats, que trompoit ma fureur,
Du ſacrifice affreux conſommerent l'horreur.
Le fer moiſſonna tout. Devant Aaron portées,
Les têtes des proſcrits lui furent préſentées.
De ces objets ſanglans il détourna les yeux;
Il paru déteſter ce ſpectacle odieux;
Et l'Euphrate cacha dans ſes profonds abîmes,
Mon heureux artifice & mes triſtes victimes.

AMORASSAN.

Ah! tyran trop barbare! ami trop généreux!
Mon cœur eſt déchiré de ton récit affreux.
O mon pere!...

SAÉD.

En fuyant un séjour si funeste,
« De mes enfans, dit-il, sauve au moins le seul reste.
» Tu feras plus pour moi que de m'avoir sauvé. »
Hors des murs de Bagdat vous étiez élevé.
Je courus dans l'asile où croissoit votre enfance,
D'un sang si malheureux tendre & frele espérance.
Ceux qui vous nourrissoient, tremblans à mon abord,
Vous mirent en mes mains, en pleurant votre sort.
Ils pensoient que d'Aaron ministre trop fidelle,
Je poursuivois sur vous sa vengeance cruelle,
Et l'on crut aisément ce bruit qui fut semé.
Caché dans ma maison, inconnu, renfermé,
Vous trompiez tous les yeux & viviez sans alarmes.
Bientôt épouvanté du succès de nos armes,
L'Arabe du désert envoya ces enfans,
Qu'en tribut au Calife il donne tous les ans.
De sa soumission chargé d'offrir ces gages,
Je vous mis dans le rang de ces jeunes ôtages.
Amené dans nos camps, le bruit de vos exploits,
Près d'Aaron chaque jour appuyé par ma voix,
Malgré vos concurrens & leur brigue importune,
Vous prépara dès-lors cette haute fortune,
Dont vous seul avez pu ne vous point éblouir;
Mais votre pere, hélas! n'en pouvoit plus jouir.
Aux bords de la Syrie en des lieux solitaires,
Il espéroit cacher ses jours & ses miseres.
A peine il y parvient, que cédant au malheur,
A tant de coups mortels qu'avoit senti son cœur,
Il succombe, il se voit au terme de sa vie;
Et tandis qu'en ces murs, honteux de sa furie,
Aaron lui consacroit ces pompeux monumens,
Ces vains honneurs des morts qui trompent les vivans;
Un Arabe inconnu m'apporta cette lettre.
Lisez. C'est en vos mains qu'il est temps de remettre
Ce gage unique & cher qu'un ami m'a laissé,
Cet écrit, le dernier que sa main ait tracé;
Elle vous est connue, & votre ministere
Dût souvent sous vos yeux mettre ce caractere.

(*Il lui remet une lettre.*)

AMORASSAN.

Ah! je le reconnois, & ces traits si chéris
Semblent se faire entendre à mes sens attendris.

(*Il lit.*)

« Je touche, cher Saéd, à mon heure derniere,
» Et l'ange de la mort est vers moi descendu.
» Peut-être qu'en mourant, je n'ai pas tout perdu,
» Et s'il me reste un fils, il vengera son pere.

Ah ! Dieu !

SAÉD.

Tel est l'espoir qui consoloit sa mort ;
Cet espoir fut le mien. Chargé de votre sort,
D'un regard paternel protégeant votre enfance,
Je vis avec vos ans croître mon espérance.
Pleurant sur mon ami, sur tant d'assassinats
Commis avec horreur, mais commis par mon bras ;
J'abhorrai le tyran & cet ordre sinistre,
Qui de ses cruautés m'avoit fait le ministre.
Je voyois près de moi s'élever un vengeur,
A mes soins confié, promis à ma douleur,
Qui de ce grand secret digne dépositaire,
Répareroit un jour mon crime involontaire.
Enfin, j'ose tenter, à l'aide de son bras,
Ces révolutions qui changent les États.
C'est peu de ce qu'il doit à son père, à moi-même,
En s'acquittant vers nous, il obtient ce qu'il aime....
Vous allez tout savoir : attendez en ces lieux
Les spectacles nouveaux qui vont frapper vos yeux.

## SCENE III.

AMORASSAN, *seul.*

Que m'annonce Saéd ? A quoi dois-je m'attendre ?
Ce mot mystérieux que j'ose à peine entendre,
Dans la nuit de mon sort jette un rayon d'espoir.
Est-il vrai qu'en suivant le plus sacré devoir,
En appaisant ton ombre, ô héros que j'admire !
Je pourrois !.... Mais que vois-je ?

## SCENE IV.

AMORASSAN, SAÉD, SÉMIRE.

*Troupe de Conjurés qui se répand sur la Scene. Sémire paroît la derniere.*

SÉMIRE.

Oui, c'est moi, c'est Sémire ;
Qui connoissant ton nom, sur ta foi doit compter,
Que ton cœur a choisie, & qu'il peut mériter.
Du secret de tes jours Saéd vient de t'instruire.
L'oppresseur odieux que je prétends détruire,
L'ennemi de mon sang, fut le bourreau du tien.
Ce mortel généreux, ton sauveur, ton soutien ;
Éclairé par sa haine en mon ame a su lire ;
Et le même dessein qui le guide & m'inspire,
A joint nos intérêts & nos ressentimens.

Vois ces vastes tombeaux, ces tristes monumens:
Ils n'ont pas expié le sang de l'innocence:
Ils ont servi du moins à cacher la vengeance.
Tous ces Chefs sont à nous: le Soudan de Damas
N'attend que le signal pour marcher aux combats.
On s'apprête à changer le destin de la terre:
Je vais savoir enfin si Semire t'est chere.
Aaron a refusé de m'unir avec toi:
Oseras-tu prétendre à m'obtenir de moi?
Réponds.

AMORASSAN.

D'Amorassan dès long-temps adorée,
Pouvez-vous me dicter une loi plus sacrée
Que de venger mon pere & de vivre pour vous?

SÉMIRE.

Le Calife demain va tomber sous nos coups.
D'un jour, d'un jour encor mon espoir se differe.
Aménor doit, dit-on, s'éloigner de son pere;
Et l'élite des chefs, l'élite des soldats,
Du Prince dans l'Asie accompagne les pas.
Tout le reste par toi conduit dans les batailles,
Est en ce même instant au pied de nos murailles.
Enivrés de ta gloire & fier de tes exploits,
Sans doute ils sont tout prêts à recevoir tes lois.
Tout dépend de toi seul: réponds moi d'une armée
Sous un visir qu'elle aime à vaincre accoutumée.
Marche contre Aménor, triomphe d'un rival.

AMORASSAN.

D'un rival! lui!

SÉMIRE.

Bientôt ce mystere fatal
Va se manifester aux yeux de tout l'Empire.
Oui, c'est le fils d'Aaron qu'on destine à Sémire.
Va combattre pour moi: tu ne peux hésiter
Entre elle & les tyrans que tu dois détester;
Et vainqueur d'Aménor, vainqueur de l'Abasside,
A l'Orient surpris annonce Barmécide.
Viens joindre dans Bagdat, en présence des Cieux,
Les droits de ton courage aux droits de mes ayeux.
Si de pareils desseins n'ont rien qui t'épouvante,
Reçois sur ce tombeau la main de ton amante;
Elle est à toi. Je sais qu'Aaron depuis long-temps
Accumula sur toi des honneurs éclatans;
Mais tu sais trop aussi ce qu'il en faut attendre,
Et de ce haut degré jusqu'où l'on peut descendre;
Et peut-être après tout, malgré tant de faveur,
( *En montrant Saéd.* )
Cet ami de ton pere est ton vrai bienfaiteur.
Décide-toi, prononce, & mets dans la balance

Les droits qu'Aaron prétend sur ta reconnoissance,
Et de l'autre côté, ton pere, ses malheurs,
Et la cendre des tiens, Sémire & des vengeurs.

AMORASSAN.

Ah, Sémire !.... entouré de tant d'ombres sanglantes,
Poursuivi, menacé par leurs voix gémissantes,
Quand je lis mon devoir écrit dans ces tombeaux,
Moi, je pourrois trahir le sang de ce héros !
De mon pere immolé démentir l'espérance,
Le vœu de son malheur, le cri de sa vengeance !
Ah ! je l'entends encor, je l'entends dans mon cœur;
Il commande à mon bras, il arme ma fureur;
Et vous seule aux horreurs qu'on présente à ma vue,
Vous mêlez du bonheur l'image inattendue !
De combien de faveurs vous daignez m'honorer!
Au sang du Roi des rois vous pouvez préférer
Le dernier rejetton d'une race proscrite!
Barmécide est à vous; ce nom que je mérite,
Ce nom, & tout l'amour dont je suis transporté,
Vous sont de sûrs garans de ma fidélité.
Il n'est rien que pour vous mon ardeur ne hasarde.

SAÉD.

Demain de ce palais je commande la garde.
C'est l'instant de frapper, il doit être attendu.
Vous, sur la fin du jour dans votre camp rendu,
Au signal qu'en ces murs on vous fera paroître,
Montrez à vos soldats Barmécide & leur maître,
L'Ommiade vengé, l'Abaffide détruit.

AMORASSAN.

Je cede à vos conseils & j'en attends le fruit.
Mais jusqu'à ce moment, ce cœur qui sait peu feindre,
En présence d'Aaron pourra-t-il se contraindre ?
Pourrai-je, encor tout plein de tant d'atrocités,
Commander à mes sens devant lui révoltés ?
Ah ! veille sur un fils : que ton ombre attentive
Renferme dans mon sein la vérité captive.
O pere infortuné je m'abandonne à toi.
*( à Sémire. )*
Sa tombe est notre autel : recevez-y ma foi.
Que du sein de la mort & dans leurs mausolées,
Des héros de mon sang les cendres consolées
Entendent les sermens que je fais dans vos mains :
Et vous vengeance, amour, droits sacrés des humains,
O vous, Dieux des grands cœurs, & des mortels sensibles.
Dieux qui nous animez, rendez-nous invincibles.
*( Ils sortent tous ensemble. )*

*Fin du premier Acte.*



# ACTE II.

*La Scene est dans le Palais du Calife, jusqu'au cinquieme Acte.*

## SCENE PREMIERE.

### AMORASSAN, SÉMIRE.

SÉMIRE.

Oui, ce rival superbe enfin s'est expliqué.
Déja de mon hymen le moment est marqué.
Le Calife en ces lieux m'ordonne de l'attendre.
Ses ordres devant toi doivent se faire entendre,
Et son fils qui bientôt va s'éloigner de nous,
Doit recevoir demain le nom de mon époux.
Aménor a daigné m'en instruire lui-même;
J'ai dans cet entretien vu son orgueil extrême.
Au nom d'Amorassan m'observant de plus près,
Dans mes yeux, sur mon front, il cherchoit mes secrets.
J'ai trompé les efforts de son adresse vaine,
Et j'ai su lui cacher mon amour & ma haine.
J'ai promis d'obéir à des ordres sacrés,
Dès que la voix d'Aaron les auroit déclarés.
J'attends sans m'émouvoir ces ordres que je brave;
Ce jour, ce jour passé, je ne suis plus esclave;
Et le pere & le fils, ces maîtres odieux,
Vont à notre vengeance être immolés tous deux.

AMORASSAN.

Je vois trop d'où naissoit la haine envenimée
Dans le sein d'Aménor sans cesse ranimée.
Il avoit de mon cœur lu le secret fatal.
L'amour n'échappe pas aux regards d'un rival.
Voilà ce qui cent fois m'attira sa colere;
Mon rang & mon crédit à la Cour de son pere
Ne furent qu'un prétexte à ses emportemens:
Sa fierté nous cachoit d'autres ressentimens.
Mais j'ai trop dévoré le mépris & l'outrage.
L'amour, de tant de honte affranchit mon courage.
Ces despotes altiers, capables d'avilir
Même jusqu'aux talens qui les ont pu servir,
Ne m'accableront plus de leur affreux empire;
Je servirai contre eux la nature & Sémire.
Ah! trompé par le sort, quand mon bras fut l'appui

Du tyran qu'avec vous je combats aujourd'hui;
Mes exploits à vos yeux n'ont été que des crimes :
Je vais porter enfin des coups plus légitimes.
Comment, par quel bonheur au-dessus de mes vœux,
Le défenseur d'Aaron a-t-il fixé vos yeux ?
Parlez : de tant d'horreurs mon ame encor troublée,
Ne peut que par vous seule être ici consolée.
Encouragez ce cœur, en butte à tant de coups,
Qui ne reçoit de lois que d'un pere & de vous.

SÉMIRE.

Saéd me révéla ton nom & ta naissance,
Me fit voir son éleve armé pour ma défense.
Tes exploits dont le bruit a rempli ce séjour,
Me montroient le héros que me gardoit l'amour.
Je rendis grace aux Cieux dont le pouvoir nous guide,
De m'offrir pour vengeur un fils de Barmécide.
Et quelle fut ma joie, alors que dans ces lieux
Tes timides regards, tes soins respectueux,
M'apprirent à la fois mon triomphe & ta flamme !
Que la contrainte, hélas ! dont gémissoit mon ame,
Irritoit mon amour prêt à répondre au tien !
Tes succès, chaque jour, mon plus cher entretien,
Tes lauriers qu'à mes pieds apportoit la victoire,
Et ta jeunesse encore embellissant ta gloire,
Tout enchantoit Sémire & t'assuroit son cœur;
Et l'amant m'est encor plus cher que le vengeur.

AMORASSAN.

Ah ! ce cœur, désormais le seul bien de ma vie,
Ce cœur sent-il, hélas, tout ce qu'il sacrifie !
Un trône !...

SÉMIRE.

Que dis-tu ? quoi ! sans me dégrader,
A cette offre honteuse aurois-je pu céder ?
Ah ! quand sur moi l'amour auroit pris moins d'empire
Un changement si lâche est-il fait pour Sémire ?
Avois-tu bien conçu ses vœux & ses projets ?
Seule d'un long malheur j'ai porté tout le faix :
J'ai voulu renverser l'un & l'autre Abasside,
Leur enlever l'appui d'un guerrier intrépide,
De leur chûte certaine en faire l'instrument,
Et dans Bagdat soumis couronner mon amant.
Voilà par quels moyens dignes de mon courage,
Je veux de ma maison réparer le naufrage;
Et je préférerois à des desseins si grands,
La main d'un ennemi, les dons de mes tyrans !
Je pourrois m'exposer à la honte éternelle
De trahir des amis armés pour ma querelle,
De trahir & ma gloire & le choix de mon cœur !
Va, le trône sans toi n'est pour moi qu'un malheur.

Au nœud qui nous unit s'il faut que je renonce,
La mort est mon arrêt, & ma voix le prononce.
Jusques-là j'appartiens à la vengeance, à toi,
Et tu ne me dois rien que d'aimer comme moi.
On ouvre, & dans ces lieux le Calife s'avance:
Aurai-je encor long-temps à souffrir sa présence?
Toi, commande à ton trouble.

AMORASSAN.

Il paroît! je frémis.

## SCENE II.

LE CALIFE, AMORASSAN, SÉMIRE, ILCAN, SUITE.

LE CALIFE.

MADAME, dans ces lieux vous avez vu mon fils.
Je lui donne une épouse, & son cœur l'a choisie.
Des antiques débats qui troublerent l'Asie,
Les feux long-temps nourris sont éteints pour jamais.
Mais il restoit encore en mon propre palais,
Du malheur des vaincus une trace derniere;
Je la veux effacer: de mon regne prospere
Je veux faire sentir la paix & la douceur,
Même à ceux que peut-être a blessés sa splendeur;
Vous ne m'envierez pas ce bonheur où j'aspire,
D'unir les deux maisons qui partageoient l'Empire,
Et de voir mes bienfaits, par cet heureux accord,
Réparer envers vous les outrages du sort.

SÉMIRE.

Poursuivez vos desseins, & goûtez-en la gloire.
Des malheurs de mon sang j'ai gardé la mémoire.
Ils reglent mes devoirs, ils en dictent la loi.
Sur-tout ils m'ont appris tout ce que je vous doi.
Ne croyez pas, Seigneur, que jamais je l'oublie.

LE CALIFE.

Ma derniere espérance est donc enfin remplie;
Allez; demain mon fils, au comble de ses vœux,
Quittera ces remparts sous cet auspice heureux.
( *à Ilcan.* )
Et vous, de cet hymen que la pompe s'apprête.
Au peuple de Bagdat annoncez-en la fête.

SCENE

## SCENE III.

LE CALIFE, AMORASSAN, GARDES *au fond du Théâtre.*

AMORASSAN, *à part.*

CIEL !

LE CALIFE.

De cet entretien je t'ai fait le témoin.
Eh bien, Amorassan ! juge si j'étois loin
D'approuver aujourd'hui tes projets sur Sémire.
Bien mieux qu'elle ne croit, dans son cœur j'ai su lire.
J'ai vu qu'elle y pouvoit encore entretenir
De ses malheurs passés un sombre souvenir.
Des peuples d'Orient l'ordinaire inconstance
Peut-être y nourrissoit un reste d'espérance.
Je sais que dès long-temps, sur le trône affermi,
J'aurois pu m'affranchir d'un si foible ennemi ;
Mais moi-même en ces lieux j'élevai son jeune âge,
Et le cœur aisément s'attache à son ouvrage.
Sémire, dans le rang dont je la fais jouir,
Ne regrettant plus rien, ne peut plus me haïr.
A l'amour de mon fils j'en dois l'heureuse idée.
J'ai vu des mêmes feux ton ame possédée ;
Mais je ne pense pas qu'une autre ambition
Ait égaré ton cœur & séduit ta raison.

AMORASSAN.

Qui, moi !

LE CALIFE.

Ton ame est fiere, & ne peut se contraindre.
Mon fils de tes hauteurs croit avoir à se plaindre.
Il est jeune & bouillant : il voudroit près de moi
Partager le fardeau de ton illustre emploi.
Je pardonne aisément ces fougues de son âge,
Qui marquent un cœur noble, & tiennent au courage.
Je ne m'offense point qu'un fils, mon héritier,
Aux travaux paternels se veuille associer.
Aménor quelque jour, du moins j'aime à le croire,
Sentira de mon rang & le poids & la gloire.
Toi, respecte le sien, songe qu'il est mon fils.

AMORASSAN.

Moi ! Seigneur ! chaque jour en butte à ses mépris,
Je vois de nos destins quelle est la différence ;
Qu'il est quelques heureux qu'au jour de leur naissance
Le Ciel marqua du sceau des enfans préférés ;
Qu'un nom cher aux humains d'avance a consacrés,
Et qui, dans leur berceau trouvant des diadêmes,
Ont été dispensés d'être grands par eux-mêmes ;
Lorsque d'obscurs mortels laissés dans l'abandon,

S'ils reçurent un cœur au-dessus de leur nom,
Consacrent aux travaux leur généreuse audace,
Et n'ont point d'autres droits pour se mettre à leur place;
Et sortir de la foule où tout est confondu,
Que l'éclat des talens, la gloire & la vertu.

LE CALIFE.

Ces titres chers au trône en fondent la puissance,
Et le ciel dans nos mains en mit la récompense.
Je sais ce que tu vaux, & je veux que mon fils
D'un sujet tel que toi connoisse tout le prix.
Il a fait de mon regne une étude assidue,
Et de ma politique il conçoit l'étendue.
Je veux vous rapprocher. Dans mes vastes états,
A l'exemple d'un pere il va porter ses pas.
Je n'ai point imité les Despotes d'Asie:
Dans l'ombre d'un palais, loin de cacher ma vie;
J'ai voulu me montrer à des peuples nombreux;
L'aspect du Souverain est un bonheur pour eux.
On m'a reçu par-tout avec reconnoissance;
La fraude & l'injustice ont fui de ma présence.
Mon fils saura sans doute illustrer à son tour
Le sceptre que ses mains doivent porter un jour.
Je ne souffrirai point qu'une vaine querelle
Le prive des secours que lui promet ton zele.
Dans une injuste haine il n'est pas affermi;
Le rival des talens n'en est point l'ennemi.
Accompagne ses pas: que ton heureuse adresse
S'efforce de gagner sa facile jeunesse.
A suivre tes conseils il faut l'accoutumer;
Et même en l'éclairant, il faut t'en faire aimer.

AMORASSAN.

Ce fils, votre héritier, que l'univers contemple,
A pour guide & pour loi son cœur & votre exemple,
Et n'aura pas besoin que j'aille sur ses pas
Lui prodiguer des soins qu'il ne désire pas.
Quel en seroit le prix! que pourrais-je prétendre?
Des Princes que l'on sert quel sort faut-il attendre?
Le maître envers l'esclave a le droit d'être ingrat.
Dans le rang de Visir j'ai défendu l'État.
Ce rang, je l'avouerai, me pese & m'épouvante.
J'en voudrois rejeter la charge trop pesante.
Je voudrois....

LE CALIFE.

Que dis-tu?

AMORASSAN.

Quelquefois à la Cour,
Le prix d'un long service est perdu dans un jour.
C'est là que la faveur, toujours trop recherchée,
N'est qu'un piege funeste où la mort est cachée.

Je voudrois, si je puis, me soustraire aux malheurs
Signalés trop souvent sur mes prédécesseurs.
On a vu leur fortune au plus haut point montée
Finir par la disgrace....

LE CALIFE.

Et s'ils l'ont méritée ?

AMORASSAN.

Méritée !...

LE CALIFE.

Oui, sans doute.

AMORASSAN.

On m'a souvent nommé
Un grand homme, un héros que vous aviez aimé.
Un arrêt qui tomba sur sa famille entiere,
Par une affreuse mort finit son ministere;
Cependant tout l'empire atteste ses vertus,
Et l'on ne flatte pas un pouvoir qui n'est plus.

LE CALIFE, *après un moment de surprise & de silence.*

A ce discours hardi je veux bien faire grace.
Je n'aurois pas pensé qu'on eût jamais l'audace
De parler devant moi d'un sujet condamné,
Ni de me reprocher l'ordre que j'ai donné.
J'ai peine à concevoir l'intérêt qui t'anime...
Eh bien! puisque ta bouche a nommé ma victime,
Je descends jusqu'à faire à l'un de mes sujets
Un aveu que sans toi je n'aurois fait jamais.
Oui, je fus une fois ingrat, cruel, injuste;
Mais tu connois peut-être un monument auguste
Qu'au nom de Barmécide on m'a vu consacrer:
Tous les jours j'y descends, & c'est pour y pleurer.

AMORASSAN.

Vous! ah, Dieu!

LE CALIFE.

Tu t'émeus, je vois couler tes larmes,
Va, ne te livre pas à ces sombres alarmes.
Compte plus sur un cœur peu sujet à changer,
Qui même devant toi sait ainsi se juger.
Que dis-je? Barmécide en toi semble revivre;
C'est le modele heureux que Bagdat te voit suivre.
Toi qui veux me quitter, qui redoutes son sort,
Toi seul de son trépas, pour m'ôter le remord,
Va, remplis tous les vœux de l'État, de ton Maître.
Avec tant de talens si le ciel t'a fait naître,
Peux-tu te renfermer dans un honteux repos,
Pour tromper tes destins & flétrir tes travaux?
Une oisive retraite est-elle ton partage?
Tu parles de repos dans la force de l'âge!
Ah! l'homme vertueux, alors que dans ses mains
Le Ciel mit en dépôt le bonheur des humains,

Loin de leur dérober les jours de ſa jeuneſſe,
Ranime en leur faveur ſa tremblante vieilleſſe.
Il ne ſuccombe point ſous un ſi noble faix,
Et ſes derniers momens ſont encor des bienfaits.
Je vais tout diſpoſer pour l'hymen de Sémire.
Toi, Viſir, ſi l'amour prit ſur toi trop d'empire,
Répare cette erreur, il le faut, & rends-toi
Tout entier à la gloire & tout entier à moi.

## SCENE IV.

AMORASSAN, *seul.*

SES remords m'ont troublé, mon ame s'eſt émue;
J'ai ſenti ma vengeance un moment ſuſpendue.
Peut-être de ma haine il devenoit vainqueur,
Si tout le ſang des miens n'eût crié dans mon cœur.
Que dis-je? un nouveau trait me frappe & me déchire;
Pour combler tous mes maux, il veut m'ôter Sémire.
Il veut à mon rival....

## SCENE V.

AMORASSAN, NASSER.

NASSER.

Aux portes du palais,
Où l'hymen d'Aménor & ſes pompeux apprêts
Ont attiré déjà la foule répandue,
Un vieillard inconnu s'eſt offert à ma vue.
Il veut vous révéler des ſecrets importans.
Son aſpect m'a frappé, ſes traits ſont impoſans.
Sur ſon front vénérable, une ſombre triſteſſe
Creuſa profondément les plis de la vieilleſſe,
Et l'on voit qu'à regret il traîne dès long-temps
La chaîne du malheur & le fardeau des ans.

AMORASSAN.

Allons, dans peu d'inſtans tu pourras l'introduire.
Mais quels ſont les ſecrets dont il prétend m'inſtruire?
Le plus affreux de tous, hélas! eſt révélé.
Quand pourra-t-il ſortir de ce cœur déſolé?
Senſible avec excès aux bienfaits, aux offenſes,
L'Arabe à ſes vertus égale ſes vengeances,
Prodigue avec tranſport ſon ſang pour un ami,
Se baigne avec plaiſir au ſang d'un ennemi.
Tel eſt Amoraſſan; tu ſais ſa deſtinée:
Qu'avec lenteur, ami, coule cette journée!
Que j'attends cette nuit, ce moment, ce ſignal;
Où libre, & m'échappant de ce ſéjour fatal,

J'irai le fer en main, appelant la victoire,
Retrouver dans mon camp mes titres & ma gloire!
Je rentrerai terrible au sein de ces remparts;
Le sceptre tombera devant mes étendarts;
Mais ce sceptre n'est pas le trésor où j'aspire;
Il en est un plus cher : c'est la main de Sémire.

*Fin du second Acte.*



# ACTE III.



## SCENE PREMIERE.

BARMÉCIDE, *seul.*

O FORTUNE! ô puissance, à qui tout doit céder!
Palais où près du trône on m'a vu commander,
Lieux qu'a remplis ma gloire, hélas! & ma disgrace!
Tombeau de mon bonheur, ainsi que de ma race!
Il m'étoit donc prescrit de vous revoir encor!
Enseveli vingt ans dans la nuit de la mort,
Barmécide oublié dans un coin de l'Asie,
Devoit donc en sortir pour sauver sa patrie!
Pour sauver.... qui! grand Dieu!.... non, je n'hésite pas.
Ah! puisque le hasard a jeté sur mes pas
D'un forfait ignoré le favorable indice;
Je n'en saurois douter, la fortune propice,
Qui m'a tiré deux fois des portes du trépas,
M'a choisi pour veiller au sort de ces climats.
En faire le bonheur fut jadis mon partage.
Allons, jusques au bout, défendons mon ouvrage.
Hélas! mes traits flétris sont ici méconnus.
Bagdat depuis long-temps croit que je ne suis plus.
On est loin de penser qu'il reste un Barmécide.
De la gloire à l'oubli le passage est rapide.
On ne prononce plus mon nom dans ce palais;
Et la Cour est livrée à d'autres intérêts.
Que nous laissons de nous des traces passageres!
Et qu'on foule aisément les cendres les plus cheres!
Ah! du moins quelque espoir me reste en ce séjour,
Et Saéd, m'a-t-on dit, y voit encor le jour.
Je vais donc le revoir après vingt ans d'absence!
Mon cœur impatient demandoit sa présence.
S'il a sauvé mon fils, ô ciel! si ta faveur
A secondé ses soins....

## SCENE II.

BARMÉCIDE, SAÉD.

BARMÉCIDE.

C'EST lui, c'eſt mon ſauveur !
Cher Saéd ! eſt-ce toi que Barmécide embraſſe ?
De mes maux, dans tes bras, le ſouvenir s'efface.
O ! mon ami !

SAÉD.

Tu vis ! ô toi, que j'ai pleuré !
O de mes longs regrets objet toujours ſacré !
Cruel ! tu m'abuſois !

BARMÉCIDE.

Hélas ! je crus moi-même
Toucher, en t'écrivant, à mon heure ſuprême.
Mais le ſort me trompoit, & je ne pus mourir.
L'homme a, plus qu'il ne croit, la force de ſouffrir.
J'abjurai pour jamais au fond de la Syrie,
Tous les nœuds qui pouvoient m'attacher à la vie.
Il a fallu pourtant par un ordre des cieux,
Après un long exil, revenir en ces lieux.
L'eſpoir d'avoir un fils, cette idée encor chere,
Fut celle que mon cœur entretint la derniere.
M'auroit-elle trompé ?

SAÉD.

Non, rends graces aux cieux,
Qui conſervoient pour toi ce dépôt précieux.
Ton fils....

BARMÉCIDE.

Puis-je le voir & l'embraſſer ſur l'heure ?
Guide vers lui mes pas, & que mes yeux....

SAÉD.

Demeure,
Demeure, ô mon ami ! connois tout ton bonheur.
Héritier de ton nom, il l'eſt de ta grandeur.
Oui, ta place eſt la ſienne.

BARMÉCIDE.

O ſurpriſe ! ô tendreſſe !

SAÉD.

Au chemin des honneurs j'ai guidé ſa jeuneſſe.
J'ai fait bien plus encor : apprends que dans ce jour
Les plus grands changemens vont marquer ton retour.
Je puis à mon ami m'ouvrir ſans défiance ;
La réſerve avec toi ne ſeroit qu'une offenſe ;
Et tu dois, quand le Ciel daigne ici te guider,
Partager des deſſeins qu'il paroît ſeconder.

Oui, depuis que d'Aaron la barbare injuſtice
Me rendit, malgré moi, de ſes fureurs complice,
Qu'au ſang des tiens mon bras, malgré moi, s'eſt baigné;
Mon cœur à ce tyran n'a jamais pardonné.
Mes projets ſi long-temps tramés dans le ſilence,
Sembloient, pour éclater, attendre ta préſence.
De la race Ommiade un digne rejetton
Prête à nos grands deſſeins tout l'éclat de ſon nom.
Ton fils, que dans ces murs ramenoit la victoire,
Apprit de moi ſon ſort & ta fatale hiſtoire.
Armé par la nature, il a donné ſa foi,
A Sémire qu'il aime, à mes amis, à moi.
L'Orient, cette nuit, change de deſtinée,
Et la race Abaſſide à ſon tour détrônée,
Va rendre à l'Ommiade & ſes droits & ſon rang.
Oui, ton fils va régner, il va venger ſon ſang,
Et ta préſence encor va, ſous d'heureux auſpices,
Conſacrer aujourd'hui ces juſtes ſacrifices.
Tu ne me réponds rien! il ſemble que l'effroi
Ait glacé tous tes ſens interdits devant moi!
Sans doute que ce lieu rappelle à ta penſée
De tes affreux revers l'image retracée.
Tu frémis de revoir ce funeſte ſéjour.
Eh! qui peut en effet y cauſer tôn retour?
Parle.

BARMÉCIDE.

Toi-même ici tu frémiras peut-être.
Tu ſauras tout.... Bientôt le Viſir va paroître.

SAÉD.

Quoi! ſauroit-il déjà!

BARMÉCIDE.

Non, j'ai fait demander
Un entretien ſecret qu'il daigne m'accorder.
J'exige de toi-même une grace derniere.
J'ai des raiſons encor de lui cacher ſon pere.
Ne me découvre pas. Va: dans cet entretien,
Je veux lire en ſon cœur avant d'ouvrir le mien.
Tu ſens, puiſqu'à mon fils j'en cache le myſtere,
Qu'à tout autre encor plus mon retour doit ſe taire.
Qu'on m'ignore, il le faut: va, je pourrai du moins
D'un prix digne de moi reconnoître tes ſoins.
Je n'en peux dire plus: il ſuffit: le temps preſſe;
Il en faut profiter.

SAÉD.

Tu le veux, je te laiſſe.
Peut-être, je l'avoue, avois-je mérité
De remettre en tes bras le fils qui t'eſt reſté;

Peut-être à ton ami cette joie étoit due :
Je consens, s'il le faut, qu'elle soit suspendue.
C'est à toi, quand le sort enfin te rend à nous,
De hâter des momens pour tous les trois si doux.

## SCENE III.

BARMÉCIDE, *seul.*

Que d'horreurs à la fois s'assemblent sur ma tête !
N'est-il donc point de terme où le malheur s'arrête.
Saéd ! mon fils !... ô Dieu ! que me réservois-tu ?
Dans quel abîme affreux tu conduis la vertu !
Ah ! si tu m'inspiras des projets magnanimes,
Veux-tu de mes devoirs me faire ici des crimes ?
Mais quoi ! si je succombe en de pareils momens,
De quoi m'auront servi l'infortune & les ans !
Allons : ils entendront la voix de Barmécide.
A leurs destins communs c'est moi seul qui préside,
Et peut-être aujourd'hui, quand je leur suis rendu,
Tout mon pouvoir sur eux n'est pas encor perdu.
On vient. Souffre, nature, un moment de contrainte.
Commande à tes transports, à ta joie, à ta crainte,
Mais parle au cœur d'un fils & tâche à l'émouvoir.

## SCENE IV.

AMORASSAN, NASSER, *au fond du Théâtre.*
BARMÉCIDE.

AMORASSAN, *à Nasser.*

C'est là cet inconnu qui demande à me voir !
De ses traits, comme toi, j'admire la noblesse.
( *A Barmécide.* )
Quel motif devant moi peut guider ta vieillesse ?
Que viens-tu m'annoncer !

BARMÉCIDE.

Pardonnez à ce soin.
Mais j'espérois, Seigneur, vous parler sans témoin.

AMORASSAN, *à Nasser.*

Laisse-nous. *Nasser sort.*

## SCENE V.

AMORASSAN, BARMÉCIDE.

BARMÉCIDE.

Il s'agit de prévenir un crime.
J'espere que pour prix du zele qui m'anime,
Jusqu'au trône d'Aaron vous conduirez mes pas.

Seigneur

Seigneur, sur le chemin de Mossoul à Damas,
Sous un toit solitaire où je vivois tranquille,
Un Arabe est venu demander un asyle.
Dans sa route saisi des douleurs de la mort,
Il paroissoit toucher au terme de son sort.
Mais prêt de succomber, d'une voix affoiblie
« Je suis puni (dit-il) le Ciel m'ôte la vie.
» J'ai servi d'instrument à d'horribles forfaits.
» S'il en est temps encor, préviens-en les effets.
» Va, révele un complot qui menace l'Empire.
» L'Abasside est trahi; l'Ommiade conspire.

AMORASSAN.

Qu'entends-je? & tu viendrois!....

(*à part.*)

Juste Ciel! je frémis.

BARMÉCIDE.

» Aaron est sous le glaive, & ses jours sont proscrits:
» (Poursuit-il) sauve-les: montre-lui cette Lettre,
» Qu'au Soudan de Damas j'ai promis de remettre.
» Par ces coupables traits le crime est avéré;
» Trop heureux qu'en mourant le mien soit réparé!
Il expire à ces mots: dans ce péril extrême
Je n'ai voulu, Seigneur, me fier qu'à moi-même.
J'ai marché vers Bagdat: mon zele & mon ardeur
Ranimoient de mes ans la débile lenteur.
Aux yeux du grand Aaron j'aurois voulu paroître;
Mais un temps précieux se fut perdu peut-être,
Avant que l'on admit pour la premiere fois
Un sujet inconnu devant le Roi des rois.
Vous, placé près de lui, soutien de sa couronne,
Qui contemplez de près l'éclat qui l'environne,
Qui de tant de faveurs comblé jusqu'aujourd'hui,
Seriez frappé des coups qu'on doit porter sur lui,
Vous remplirez sans doute une juste espérance,
Et je vais sur vos pas, admis en sa présence,
Déposer à ses pieds l'écrit accusateur,
Qui d'un complot affreux va lui montrer l'auteur.

AMORASSAN.

Ne peux-tu dans mes mains remettre cet indice?

BARMÉCIDE.

J'ose attester ici, Seigneur, votre justice.
C'est au Calife seul qu'il doit être remis.
C'est-là ce qui m'amene & ce que j'ai promis.
Voulez-vous m'envier ma juste récompense!
Hélas! vous seul avez toute sa confiance.
Elevé, par son choix, dans un poste si beau,
Vous n'avez pas besoin d'un mérite nouveau.
Vous en êtes aimé. Puissiez-vous toujours l'être!
Laissez, laissez, Seigneur, approcher de leur maître;

Ceux qui, loin de ses yeux, dans la foule perdus,
Ont fait pour lui des vœux qu'il n'a pas entendus.

AMORASSAN.

As-tu vécu toujours éloigné de sa vue?

BARMÉCIDE.

Plût au Ciel?

AMORASSAN.

Que dis tu? Ton ame s'est émue.
Es-tu né dans ces murs?

BARMÉCIDE.

Bagdat est mon pays.

AMORASSAN.

Quel est ton nom?

BARMÉCIDE.

Seigneur.... j'en avois un jadis:
Je n'en ai plus.

AMORASSAN.

Comment!

BARMÉCIDE.

Long-temps mort à la gloire,
Je dus en étouffer jusques à la mémoire.
Eh! que me serviroit de vous le confier!
D'autres s'en souviendront, mais je dois l'oublier.

AMORASSAN, *à part.*

Il va nous perdre tous, & vient m'offrir sa tête!
Quel pouvoir me retient, & quel charme m'arrête!
( *A Barmécide.* )
Donne-moi cet écrit; il le faut, je le veux.

BARMÉCIDE.

Quel est donc l'intérêt qui s'oppose à mes vœux?
Etes-vous contre moi le défenseur du crime?
Vous combattez en vain le devoir qui m'anime.
Vous n'aurez cet écrit qu'en me perçant le sein.
Osez de l'innocence être ici l'assassin.
Frappez, j'attends vos coups.

AMORASSAN.

Oses-tu bien toi-même,
Oses-tu t'emporter à cette audace extrême?
Mon pouvoir....

BARMÉCIDE.

Vous sentez celui de la vertu.
A sa voix, à mes yeux vous restez confondu.
J'arrête vos complots; j'ai cru devoir le faire,
Et c'est ainsi du moins qu'eût pensé votre pere.

AMORASSAN.

Mon pere! que dis-tu? Quoi! tu sais qui je suis!
D'un héros malheureux, quoi! tu connois le fils!
Parle! De la vertu je vois en toi l'image,
Ton front en a l'empreinte & ta voix le langage.

Tu viens servir Aaron : tu le vois en danger :
Tu n'as pas, comme moi, ta famille à venger.
Acheve.

BARMÉCIDE.

D'un héros vous aimez la mémoire.
Il avoit autrefois joui de quelque gloire.
Il vous fraya la route où vous avez marché.

AMORASSAN.

Ah! poursuis.

BARMÉCIDE.

Au trépas par le Ciel arraché,
S'il venoit aujourd'hui du fond de la Syrie,
Du meurtrier des siens sauver ici la vie,
Barmécide à ce trait seroit-il reconnu ?

AMORASSAN.

Qu'entends-je ? quel soupçon ! quel mystere imprévu !..
Mais non, puis-je oublier ?...

BARMÉCIDE.

Vous craignez de répondre !

AMORASSAN.

Tu parles de mon pere ! il va seul te confondre.
Regarde ce billet : vois si je suis son fils :
Sa main, sa propre main l'avoit tracé jadis.
Tu n'opposes plus rien à ce terrible gage ?

BARMÉCIDE.

Eh bien ! si le malheur égara son courage ?
Si le Ciel a permis qu'il pût s'en repentir ?
Vous attestez sa main : s'il vient la démentir ?

AMORASSAN.

Lui ! que dois-je penser ? & quel trait de lumiere
Vient....

BARMÉCIDE.

Et quel autre ici braveroit ta colere ?
Quel autre en arrêtant tes projets égarés,
Aborderoit sans crainte un Chef de conjurés ?
Qui peut de ses forfaits absoudre l'Abasside ?
Qui peut lui pardonner, excepté Barmécide ?

AMORASSAN.

Barmécide ! grand Dieu ! l'ai-je bien entendu ?
Mon cœur entre la joie & la crainte éperdu
Doute de son bonheur, se trouble, se rassure....
*( Regardant Barmécide. )*
Dans ses yeux, dans mon sein je cherche la nature.
Est-ce un pere ? est-ce lui ? lui que j'avois perdu ?

BARMÉCIDE.

Tu voulois le venger : le Ciel te l'a rendu.

AMORASSAN.

Oui, c'est lui, c'est mon pere... & toute ma tendresse!...

BARMÉCIDE.

Ah ! je cede à ma joie, au transport qui m'oppresse.
Hélas ! quand tu croissois dans ce fatal séjour,
Mes yeux n'ont pas joui des fruits de mon amour.
Je n'ai pas dans mes bras élevé ta jeunesse.
Mais ce jour où le Ciel te rend à ma vieillesse,
Rassemble dans mon cœur les tendres mouvemens,
Dont un exil cruel m'a privé si long-temps.
C'est pour toi, pour toi seul, que mon ame ravie
Retrouve un sentiment qui l'attache à la vie ;
Et de mes yeux éteints tu fais couler des pleurs,
Dont je n'espérois plus connoître les douceurs.
Mais ce n'est point assez, & ce moment prospere
Te rend à la vertu, s'il te rend à ton pere.
Le crime est médité, mais il n'est pas commis.
Je veux sauver Aaron, je veux sauver mon fils.

AMORASSAN.

Aaron ! quoi les forfaits que ce nom vous retrace,
Dans votre ame, ô mon pere ! ont-ils donc trouvé grace ?
Quoi !.... c'est vous qui venez....

BARMÉCIDE.

Aaron fut inhumain,
Et ma voix contre toi le défendroit en vain.
Frappé de tant de coups dans ma famille entiere,
Expirant dans l'exil au sein de la misere,
Hélas ! mon dernier cri vers toi fut adressé ;
Du sang de tous les miens ce billet fut tracé.
La mort à mes regards alors étoit offerte.
Le ciel me retira de la tombe entr'ouverte.
J'ai vécu, j'ai haï : crois-moi, mon fils ; long-temps
J'ai nourri dans mon sein d'affreux ressentimens.
Quel en étoit le fruit ? Altéré de vengeance,
Tourmenté de ma haine & de son impuissance,
D'une noire fureur épuisant tous les vœux,
Et d'imprécations importunant les Cieux,
J'ai consumé mes jours dans l'éternel passage,
De la douleur muette aux éclats de la rage,
Et tout ce vain courroux vers le ciel exhalé,
Retomboit tristement sur ce cœur accablé.
Voilà quel fut mon sort. Souvent dans ma retraite,
La renommée encor, trop fidele interprete,
Venoit porter d'Aaron la gloire & les exploits,
L'éclat de ses succès, l'équité de ses lois,
Me racontoit son regne admiré dans l'Asie ;
Ces honneurs odieux aigrissoient ma furie.
Plus il devenoit grand, plus j'étois malheureux.
O combien j'ai souffert ! quel fardeau douloureux
D'avoir un ennemi que le monde révere,
Et de s'indigner seul du bonheur de la terre !

Enfin, quand cet Arabe eut remis dans ma main
Cet écrit qui d'Aaron contenoit le destin,
Je vis briller alors un rayon de lumiere.
A ma haine lassée il n'importoit plus guere,
Qu'Aaron après vingt ans, frappé loin de mes yeux,
Quelques instans plutôt rejoignît ses ayeux.
Mais employer pour lui ces restes d'une vie
Qu'il voulut m'arracher, qu'il croit m'avoir ravie!
Mais arrêter le bras prêt à percer son sein!
A peine, mon cher fils, j'eus conçu ce dessein,
Mon ame si long-temps dans ses chagrins plongée,
Pour la premiere fois se sentit soulagée.
Cette ame respira du tourment de haïr,
Et ma vieillesse encore espéra de jouir.
D'un sentiment si doux je savourai les charmes.
Dans mes yeux desséchés je retrouvai des larmes,
Et ranimant ce cœur par les maux abattu,
Je me sentis revivre au sein de la vertu.

AMORASSAN.

Et c'est là le mortel dont il fit sa victime!
Combien en ce moment vous augmentez son crime!
Ce crime trop présent à mon cœur déchiré!...

BARMÉCIDE.

Quoi! veux-tu le punir, quand il est réparé!
Immoler un grand homme à ta vengeance impie!
Il n'a commis qu'un crime, & son regne l'expie.

AMORASSAN.

Il est vrai; vous pouvez en vanter la splendeur.
Mais songez que vous-même avez fait sa grandeur;
C'est à vous qu'il doit tout: son regne est votre ouvrage.

BARMÉCIDE.

J'oserai l'avouer, j'en accepte l'hommage.
Il est digne de moi: tu veux me le ravir!
Ce que ton pere a fait tu veux l'anéantir!
Détruire mes travaux, attenter à ma gloire!
Quand les regrets d'Aaron honorent ma mémoire...

AMORASSAN.

Je ne le puis nier: oui, de son repentir
Le tribut éclatant ne peut se démentir.
Je vous dirai bien plus: hélas! aujourd'hui même,
Indigné, furieux, plein d'une horreur extrême,
Malgré moi, devant lui tout mon cœur a parlé;
J'ai nommé Barmécide, & ses pleurs ont coulé.

BARMÉCIDE.

Je suis bien malheureux! je n'ai point vu ses larmes.
Souffre, souffre du moins que j'y trouve des charmes.
Laisse moi signaler aux yeux de mon pays,
Ce nom de généreux que j'ai porté jadis.

Ce jour me suffira pour rendre à ma mémoire,
Ce que vingt ans d'oubli m'ont dérobé de gloire.
Après ce dernier trait, mes destins sont remplis,
Et je mourrai content entre les bras d'un fils.

AMORASSAN.

D'un fils ! & songez-vous que vos soins magnanimes
De ce fils, de Saéd vont faire vos victimes !
Croyez-vous que si tôt mon cœur ait oublié
Tous les nœuds dont l'amour & l'honneur m'ont lié !

BARMÉCIDE.

Toi-même, penses-tu que Barmécide abjure
Les lois de l'amitié, les lois de la nature ?
Que j'aille aveuglément immoler à la fois,
L'ami qui me sauva, le fils que je lui dois ?
Ma générosité ne sera point flétrie.
Mais à l'ingrat Aaron pardonnant sa furie,
Quand je viens à la mort l'arracher aujourd'hui,
Conçois-tu bien quels droits Barmécide a sur lui ?
Il est des temps marqués par des efforts suprêmes,
Où la vertu commande aux Souverains eux-mêmes ;
Et de ce que j'ai fait il n'est qu'un digne prix,
La grace de Saéd, & celle de mon fils.
C'est à moi de prescrire, & j'en ai la puissance,
Aux Sujets le remords, au Maître la clémence.
Ce triomphe inoui que rien ne doit troubler,
Seul de tant de malheurs pouvoit me consoler.
Viens : à le partager ma tendresse t'invite ;
Je t'ai d'un libre aveu laissé tout le mérite.
Ton nom n'est point tracé dans ce funeste écrit.
Viens : qu'Aaron, par ma voix, de ses dangers instruit ;
Retrouve en même temps dans ton retour sincere
Le repentir du fils & les vertus du pere.

AMORASSAN.

Mon pere ! ah ! concevez quels combats douloureux
Elevés à la fois dans ce cœur malheureux !
Ce n'est que d'aujourd'hui que j'ai pu me connoître,
Que je sais qui je suis, & quel sang m'a fait naître.
J'ai juré cette nuit, au milieu des tombeaux,
A mes parens tombés sous le fer des bourreaux,
A vous, dont le grand nom m'imposoit plus encore,
J'ai juré par l'amour, à celle que j'adore,
De venger ma famille & l'objet de mes feux,
De rétablir Sémire au rang de ses ayeux ;
Je dois dans sa querelle engager mon armée ;
Je vous retrouve, hélas ! .... ma tendresse charmée
Jouit avidement de vos jours conservés,
Proscrits par le Calife, & malgré lui sauvés.
Mais quand je vais changer, d'une main triomphante,

Le sort de l'Orient, & celui d'une amante ;
Lorsque son cœur au mien s'est voulu confier ;
Qu'il faut choisir entre elle & votre meurtrier ;
Moi ! que je l'abandonne & que je la trahisse !
Par cette lâcheté, moi, que je m'avilisse !
Non, n'espérez jamais....

BARMÉCIDE.

C'est assez, je t'entends ;
Et je vois ta foiblesse & tes égaremens.
Dans l'ame de mon fils, je vois quelle puissance
Détruisit le devoir & la reconnoissance.
Va, d'un projet si noble occupé dans ce jour,
Je ne m'abaisse pas à combattre l'amour.
L'amour s'oppose en vain à mon triomphe insigne ;
Si de le partager je ne te vois plus digne,
J'en dois gémir, hélas ! mais le ciel dans mon sein
N'aura pas vainement mis un si beau dessein.
Aaron est en péril, & sa perte est certaine.
Le plus pressant devoir est celui qui m'amene.
Sûr de ce que je puis, je vais auprès d'Aaron,
En prévenant ton crime, assurer ton pardon.
Dieu ! sur le sang des miens, sur des cendres si cheres,
J'ai versé devant toi des larmes solitaires !
Mais si toi-même, hélas ! guidois mes pas tremblans,
Si tu ne tendois pas un piege à mes vieux ans,
Dieu ! rends-moi pour un jour, avant qu'ici j'expire,
L'ascendant que jadis j'avois dans cet empire.
Arme de ta puissance un vieillard désarmé,
Et montre enfin ce cœur tel que tu l'as formé.

( *à Amorassan.* )

Je vais remplir ici le devoir qui m'anime.
Rien ne m'arrête plus. Va préparer le crime.
Je vais le prévenir.

AMORASSAN.

Non, demeurez, hélas !

BARMÉCIDE.

Laisse-moi : c'en est fait.

AMORASSAN.

Je ne vous quitte pas.

*Fin du troisieme Acte.*





# ACTE IV.

## SCENE PREMIERE.

SÉMIRE, SAÉD.

SÉMIRE.

Ciel! que m'avez-vous dit? quelle alarme soudaine!
Quoi! le sort dans ces murs aujourd'hui le ramene,
Pour perdre des amis qui vouloient le venger!
Victime du Calife, il vient le protéger!
Saéd, est-il possible?

SAÉD.

Il est trop vrai, Madame.
Oui, ce maître cruel regne seul sur son ame.
De la gloire d'Aaron constant admirateur,
En lui, de cet empire il chérit la grandeur.
Le soin de son salut est le seul qu'il embrasse.
Il prétend nous sauver, il nous parle de grace;
Comme si d'un pardon honteux à recevoir
Le cœur d'un conjuré pouvoit nourrir l'espoir.
L'ingrat qui me doit tout contre moi se déclare.
D'un fils que je lui rends à peine il se sépare,
Qu'il s'annonce chargé des plus grands intérêts;
Il appelle à grands cris les gardes du palais.
Une Lettre par vous à Damas adressée,
Par un hasard fatal en ses mains est passée.
Dans celles du Calife on vient de la porter.

SÉMIRE.

Ah! quand sur moi l'orage est tout prêt d'éclater,
Je m'applaudis du moins de l'espoir qui vous reste.
Vous n'êtes point nommé dans cet écrit funeste,
Le Visir ne l'est point, & vous pouvez....

SAÉD.

Qui! moi!
Quand je vous ai servi, quand vous avez ma foi,
Je pourrois au péril abandonner Sémire!
Ce moment précieux peut encor nous suffire.
Je l'ai mis à profit. Nos plus braves amis
De ce nouveau danger déjà sont avertis.
J'offrois, si le Visir en eût cru mon audace,
D'attaquer à l'instant l'ennemi qui menace,
Et d'accabler Aaron par un soudain effort.
Il a frémi; j'ai vu qu'il ne pouvoit encor
Se résoudre à lever une main meurtriere
Contre son souverain défendu par son pere;
Et l'unique dessein où son cœur s'est porté,
C'est de veiller d'abord à votre sûreté,

De

De rassembler nos chefs : son bras & leur courage
Peuvent jusqu'à son camp vous frayer un passage ;
Et ces fiers conjurés, que le supplice attend,
Aiment mieux, s'il le faut, périr en combattant.
Mais les momens sont chers, & le péril redouble.
Assurez-vous d'un cœur qui s'effraie & se trouble.
Il va venir, parlez & hâtez son départ.
De Bagdat avec vous s'il franchit le rempart,
Si montrant aux soldats son épouse opprimée,
A la rébellion il porte son armée,
Après ce premier pas, engagé sans retour,
Il n'a plus de parti que celui de l'amour.
Moi, je cours où son ordre & mon zele me guide ;
Et je reviens suivi d'une élite intrépide,
Dans les chemins sanglans que nous aurons frayés,
Vous conduire à son camp, ou mourir à vos pieds.

## SCENE II.

SEMIRE, *seule.*

CRoirois-je en ce péril qu'Amorassan balance ?
Aurois-je sur son cœur assez peu de puissance,
Pour craindre !.... Mais il vient.

## SCENE III.

SÉMIRE, AMORASSAN, NASSER.

AMORASSAN, *à Nasser, au fond du Théâtre.*

VA, ne perds point de temps.
Qu'ils marchent sur tes pas ; vole, ami, je t'attends.
(*Nasser sort.*)
Madame ! ah ! quels assauts le destin nous prépare !
Pardonnez, de mes sens le désespoir s'empare.
Contre ce dernier coup j'étois mal affermi.
Quoi ! je retrouve un pere, & trouve un ennemi !
Mon bras alloit venger notre commune injure.
L'amour joignoit sa voix au cri de la nature ;
Et la nature, ô ciel ! vient s'armer contre moi !
Ce jour qu'a signalé le don de votre foi,
Ce jour de tous les deux a joint la destinée,
Et par tant d'amertume en est empoisonnée !
Et sur Amorassan tant de maux amassés....
Vous sentez ses douleurs : hélas ! vous gémissez !

SÉMIRE.

Je gémis, il est vrai, mais c'est de sa foiblesse,
De l'outrage cruel qu'il fait à ma tendresse,
Du trouble injurieux qu'en son ame a laissé
D'un vieillard affoibli l'héroïsme insensé.

Qu'à son gré, jusqu'au bout il serve son idole ;
Mais qu'à ses préjugés Amorassan m'immole !....

AMORASSAN.

Qui ! moi !

SÉMIRE.

Je ne veux point rappeler aujourd'hui,
Que j'ai tout hazardé, que j'ai tout fait pour lui.
Que j'ai du fils d'Aaron dédaigné la couronne;
Non, l'effort n'est pas grand, lorsque l'amour l'ordonne;
Mais après que ce cœur t'a cherché le premier,
Si le tien pour jamais n'est à moi tout entier....

AMORASSAN.

Ah ! pouvez-vous douter de ce trop juste empire ?
Quand le sort à mes yeux a présenté Sémire,
Les bienfaits du Calife, & même ses remords,
Ont-ils pu de l'amour balancer les transports ?
Pour ébranler un cœur que votre voix décide,
Songez qu'il a fallu mon pere & Barmécide.
Que dis-je ? & qu'ai-je fait qui dût vous alarmer ?
Je n'ai pas de Saéd, lorsqu'il couroit s'armer,
Approuvé les desseins, trop hazardeux sans doute ;
Sous vos pas, sous les miens, il s'ouvre une autre route.
Je marche à la vengeance, en ce moment fatal,
Non comme un Conjuré, mais comme un Général.
Ici tout se prépare, & vous m'allez connoître.

SÉMIRE.

D'un instant qui s'échappe, à peine es-tu le maître.
Je vois tous les dangers que nous pouvons courir.
A tes regards encor ton pere peut s'offrir.
Je ne dis plus qu'un mot : souviens-toi que Sémire
Te donnoit en ce jour & sa main & l'Empire.
Ces révolutions, qu'on voit dans nos climats,
Ont été trop souvent d'illustres attentats.
Ici tout est pour toi : ta cause est légitime.
La justice elle-même a marqué ta victime.
L'amour arme ton bras, il t'a fait mon soutien ;
Et je n'ai plus ici d'autre sort que le tien.
On vient ; & j'apperçois ce vieillard qui s'avance.
Je te laisse.

AMORASSAN.

Ah ! sur moi soyez en assurance.

SÉMIRE.

Dût m'accabler Aaron des traits de son courroux ;
Je ne quitte ces murs qu'en suivant mon époux.

*( Elle sort. )*

AMORASSAN, *voulant la suivre.*

A défendre vos jours ma main est toute prête.
Pourquoi nous séparer ? Ne doutez point...

## SCENE IV.

AMORASSAN, BARMÉCIDE.

BARMECIDE.

Arrete.
Nous n'avons qu'un moment, & tu dois m'écouter;
Voyons si jusqu'au bout tu m'oses résister.
J'ai rempli mon devoir, & ma main protectrice
A sous les pas d'Aaron fermé le précipice.
C'est toi seul, c'est mon fils que je dois désormais
Arracher aux dangers, arracher aux forfaits;
Non, tu ne suivras point la fureur qui t'entraîne.
Ciel! en me revoyant peux-tu sentir la haine?
Aaron va dans l'instant m'appeler devant lui;
Je n'irai point sans toi: mon fils, daigne aujourd'hui,
Daigne ne point tromper ma plus chere esperance.
Suis-moi; viens obtenir de sa reconnoissance
Le pardon que ton pere a mérité pour toi:
A ses pieds, ô mon fils! viens tomber avec moi.

AMORASSAN.

Ah! c'est entre vos bras, c'est dans les bras d'un pere,
Que la nature, hélas! que cette voix si chere,
Cette voix si long temps étrangere à mon cœur,
Entraînoit votre fils, digne d'un tel bonheur.
Vous l'avez repoussé: ce cœur sensible & tendre,
Qu'aux plus doux sentimens ce jour auroit pu rendre,
Vous l'avez déchiré: vous corrompez, cruel,
Le plus beau des présens que m'avoit fait le Ciel;
Vous me le ravissez; vous trompez la nature,
Vous l'avez outragée: ah! cette horrible injure,
Qu'au seul Aaron je dois imputer aujourd'hui,
Est un crime nouveau qui m'arme contre lui.
Il joint à tous ses coups une atteinte derniere!
Une seconde fois il m'enleve mon pere!

BARMECIDE.

Eh! c'est toi, c'est toi seul qui veux m'ôter mon fils.
Si tu veux m'obéir, tous mes maux sont finis.
Songe, songe qu'enfin la céleste clémence,
En me rendant à toi, te défend la vengeance:
Elle a su dérober Barmécide au trépas;
Elle empêcha le crime....

AMORASSAN.

Et ne l'excuse pas.
Eut-il, lorsque Saéd abusa sa furie,
Et moins d'ingratitude, & moins de barbarie?
Fut-il moins criminel, alors qu'il fut trompé?
Autant qu'il le pouvoit, Aaron vous a frappé.

Qu'importe qu'au milieu de cet affreux carnage,
Lui-même épouvanté des effets de sa rage,
Dans la foule des morts il n'ait pas recherché
Le héros qu'à l'empire il avoit arraché ?
Qu'il n'ait pas parcouru de ses regards avides
Tous ces restes sanglants de tant de Barmécides ?
En a-t-il moins commis le plus grand des forfaits,
Que la voix d'un tyran ait ordonné jamais ?

BARMECIDE.

Mais lui-même, frappé de l'horreur qu'il t'inspire,
A montré ses remords aux yeux de tout l'Empire.
Tu rends ce témoignage à ses justes douleurs,
Si je t'en crois enfin, toi-même as vu ses pleurs.

AMORASSAN.

Qui donc impunément a proscrit l'innocence !
Après s'être assouvi d'une injuste vengeance,
Qui n'en a pas senti l'involontaire horreur !
Quel tyran put jamais échapper à son cœur ?

BARMECIDE.

Non, il n'est point tyran, non, mais il fut coupable :
Il le fut une fois : il fut inexcusable.
J'oppose à ses forfaits, j'oppose à tes transports,
Et vingt ans de vertus, & vingt ans de remords ;
Les bienfaits si long-temps répandus sur ta vie...

AMORASSAN.

Ne les rappelez ; ils l'ont trop avilie.
Quoi ! par votre assassin ces bienfaits présentés,
Si je m'étois connu, les aurois-je acceptés ?
Votre dépouille, ô Ciel ! étoit donc mon partage !
Et j'ai pu recueillir ce fatal héritage !
L'ami dont les secours ont osé me sauver,
L'objet qui jusqu'à lui me voulut élever,
Voilà mes bienfaiteurs, & je n'en ai plus d'autre.
Ah ! si ce sentiment avoit été le vôtre,
De mes justes desseins embrassant la grandeur,
Mon pere eût achevé ma gloire & mon bonheur ;
Et retrouvant en vous mon modele & mon guide,
J'aurois à mes soldats présenté Barmécide.
Mais puisque c'est Aaron que vous me préférez,
Frémissez des horreurs que vous seul préparez.
Ou sa perte, ou la mienne, en ce palais s'apprête.
Les momens sont comptés : l'orage est sur ma tête.
Peut-être on va frapper votre fils sous vos yeux ;
Ou le fer à la main, échappé de ces lieux,
Je reviens en vainqueur y porter le carnage ;
S'il faut que votre fils vous trouve à son passage ;
Du tyran contre moi, si vous rendant l'appui,
Vous courez vous jeter entre le glaive & lui ;
Vengeur de tous les miens, dans ce combat funeste,
Alors j'appelle à moi leurs mânes que j'atteste ;

Ils verront Barmécide, outrageant leur tombeau,
Contre son propre fils défendre leur bourreau.

BARMECIDE.

Malheureux! jusques-là peux-tu braver ton pere?
Je n'ai donc plus d'espoir! mes larmes, ma priere,
Tout est donc inutile, & rien ne te flechit!
De quel bruit effrayant ce palais retentit!

AMORASSAN.

Voici l'heure qu'il faut que mon sort se décide.

BARMECIDE.

Viens, ces bras paternels te serviront d'égide.

AMORASSAN.

Non, croyez-moi, ce fer est un plus sûr recours.
Allez servir Aaron; je défendrai mes jours.

BARMECIDE.

Tes jours sont assurés, si tu voulois m'en croire.
Viens, ta grace t'attend.

AMORASSAN.

Ma grace! la victoire.

BARMECIDE.

Contre ton souverain!

AMORASSAN.

Non, contre un meurtrier.
Il se venge en tyran: je me venge en guerrier.

BARMECIDE.

Ah! sois sujet & fils: consens, consens à vivre,
S'il en est temps encor...

## SCENE V.

BARMECIDE, AMORASSAN, UN OFFICIER, GARDES.

L'OFFICIER.

Vieillard, il faut me suivre:
Tel est l'ordre d'Aaron.

BARMÉCIDE, *aux gardes.*

Oui, j'obéis... (*au visir.*) Hélas!
Je ne puis rien sur toi. Tu ne m'écoutes pas.
Ah! de quelque côté que tombe la tempête,
Allons, entre vous deux je vais offrir ma tête.
Gardes, conduisez moi. (*Il sort.*)

## SCENE VI.

AMORASSAN, *seul.*

Vous l'entraînez!... ô ciel
A quoi suis-je réduit par un pere cruel!
Il m'abandonne, hélas! mon ame révoltée...

## SCENE VII.

AMORASSAN, NASSER, SUITE DE CHEFS ET DE SOLDATS.

NASSER.

Seigneur, songez à vous : Sémire est arrêtée.
Nous sommes investis : le palais est fermé :
Au bruit de ce péril, Aménor s'est armé.
Saéd vient sur mes pas : cette élite guerriere,
Du palais avec vous peut franchir la barriere.

AMORASSAN.

Ah ! qu'un soin plus pressant doit ici nous toucher !
Sémire est dans les fers ! allons l'en arracher.
Chefs, Emirs & Soldats, nourris dans les batailles,
Amis, ce vil troupeau qu'enferment ces murailles,
Pourra-t-il soutenir votre invincible effort ?
Enlevons-leur Sémire, immolons Aménor.
Venez : Amorassan, s'il a su vous connoître,
Va sortir de ces murs, pour y rentrer en maître.

*Fin du quatrieme Acte.*



# ACTE V.

*( La Scene est, comme au premier Acte, dans les tombeaux des Abassides. Les armes du prince Aménor sont attachées à une pyramide sépulcrale qui indique le monument où il est renfermé. )*

## SCENE PREMIERE.

LE CALIFE, ILCAN, SUITE.

LE CALIFE.

Mon fils ! ô désespoir ! exécrable attentat !
O comble des forfaits ! un perfide, un ingrat,
Dans ton sang, ô mon fils ! plonge sa main parjure.
J'arrose de mes pleurs ta tombe & ton armure.
O lugubre trophée ! ô fils que j'ai perdu !
Auprès de tes ayeux je te vois descendu.
Ah ! par quel châtiment il faut qu'un traître expie
Sa noire ingratitude & son audace impie !
Enfin, le ciel est juste, il le livre en mes mains.

ILCAN.

Vous seul pouviez, Seigneur, commander aux destins.
L'audacieux Visir, se frayant un passage,
Teint du sang d'Aménor qu'avoit frappé sa rage,
Déjà maître du camp, menaçoit les remparts.
Les rebelles n'ont pu soutenir vos regards.
Ils ont rougi du crime à l'aspect de leur maître.
Ils n'ont pu balancer entre vous & ce traître ;
Et tombé dans nos mains, il est chargé de fers.

LE CALIFE.

Tu recevras le prix de tes complots pervers ;
Monstre que j'ai nourri ! c'est dans ton cœur barbare
Qu'il faut que cette main... Je sens que je m'égare.
Je m'oublie, il est vrai : l'excès de ma douleur
M'abaisse à des transports indignes de mon cœur.

*( à l'un des chefs de la garde. )*

Allez, portez mon ordre, & qu'on livre aux supplices
Et Sémire & Saéd, & leurs lâches complices.
Qu'on amene à mes yeux le traître Amorassan.

*( Le chef sort. )*

Triste objet des douleurs de ce cœur gémissant,
Sur ta tombe, ô mon fils ! qu'il expire en victime.
Son sang est pour ton ombre un tribut légitime.

ILCAN.

Seigneur, cet inconnu dont le zele éclairé...

LE CALIFE.

Va, je n'oublîrai pas un devoir si sacré.
Quel contraste ! Placé si près du rang suprême ;
Le Visir de mes dons s'arme contre moi-même ;
Et l'obscur citoyen, devenu mon appui,
Sauve les jours d'Aaron qui n'a rien fait pour lui.
Ne laissons point sans prix la vertu secourable.
Par mon ordre appelé, ce vieillard vénérable,
Dans ces premiers instans de tumulte & d'effroi,
N'a pu, jusques ici, paroître devant moi.
Maintenant retiré sous ces voûtes funebres,
Cachant mon désespoir dans le sein des ténebres ;
L'état où tu me vois n'admet point de témoin.
Ilcan, de m'acquitter il faut prendre le soin.
Va trouver de ma part ce mortel tutélaire ;
Laisse à sa volonté le choix de son salaire.
Que ses vœux, quels qu'ils soient, se trouvent satisfaits.
Ne mets aucune borne à mes justes bienfaits.
Songe que par tes mains c'est moi qui les dispense,
Et qu'on doit reconnoître Aaron qui récompense.

ILCAN.

Seigneur, en ce moment, ce vieillard vertueux,
Attestant à grands cris le ciel & vos ayeux,
Tremblant, pâle, accablé d'un désespoir horrible,
Refusant tous nos soins, à toute offre insensible,
Ne forme qu'un desir, & n'a qu'un seul espoir.

LE CALIFE.

Eh quoi ?

ILCAN.

Que vous daigniez & l'entendre & le voir,
Avant qu'au châtiment on livre les coupables :
C'est tout le prix qu'il veut de ses soins secourables.
Si j'en crois dans ces lieux un bruit déjà semé,
Un bruit que sa douleur n'a que trop confirmé,
D'Amorassan, Seigneur, ce vieillard est le pere.

LE CALIFE.

Qui ! lui ! que me dis-tu ? quel étrange myſtere ?

ILCAN.

Du crime dans ces murs il apportoit l'avis ;
D'aujourd'hui ſeulement il retrouve ſon fils.
J'ignore aux conjurés quel nœud ſecret l'engage ;
Mais il a rencontré Saéd ſur ſon paſſage,
Et tombant à ſes pieds, tendant vers lui les bras,
Il vouloit partager ſes fers & ſon trépas.
Il accuſoit le ſort, trop prompt à le confondre.
Saéd, ſans s'émouvoir, & ſans lui rien répondre,
Saéd a repouſſé ce vieillard malheureux ;
Il lui montroit ſa chaîne, & détournoit les yeux.

LE CALIFE.

Le Viſir eſt ſon fils ! Je plains ſon innocence.
Mais qu'attend-il de moi ? quelle eſt ſon eſpérance ?
Quoiqu'il ait fait, Ilcan, ſe ſeroit-il flatté,
Que pour le ſang d'un fils il fut quelque traité ?
L'inexorable Aaron eſt ſourd à la priere.
Je punis en Monarque, & je me venge en pere.
Je conçois les tourmens de ſon cœur paternel ;
Il méritoit ſans doute un fils moins criminel.
Mais à mon juſte arrêt rien ne peut mettre obſtacle.
Va, détourne ſes pas de cet affreux ſpectacle.
Ilcan, épargne-lui d'inutiles efforts,
Epargne-moi ſa vue : ouvre-lui mes tréſors.
J'excepte ſeulement de ma reconnoiſſance
Les droits de la juſtice & ceux de ma vengeance.
Va, mais d'Amoraſſan qu'on hâte le trépas ;
Tant qu'il verra le jour, je n'en jouirai pas.
Je quitterai ces lieux où ſa mort ſe prépare,
Quand j'aurai vu couler tout le ſang du barbare.
C'eſt ici, ſous mes yeux, que l'on doit le verſer.
Juſques-là, près de moi que nul n'oſe avancer,
N'oſe de mes douleurs troubler la ſolitude. ( *Ilcan ſort.* )

## SCENE II.

LE CALIFE, *ſeul*, GARDES *au fond du Théâtre.*

LE CALIFE.

A-T-ON jamais plus loin pouſſé l'ingratitude ?
A-t-on vu ſignaler avec plus de fureur
Des lâches trahiſons la baſſeſſe & l'horreur ?
J'ai de mille bienfaits chargé ce couple impie !...
Mes yeux verſent des pleurs !... que le ſang les expie.
Ombres de mes ayeux, pardonnez ; je pourrais
Des deſtins ennemis mépriſer tous les traits.
La grande ame d'Aaron de tant de coups frappée,
Et s'indigne & gémit d'être à ce point trompée.
Mais quelle voix ſecrette a parlé dans mon cœur ?

Quel

Quel funeste murmure y porte la terreur ?
Je combats vainement cette affreuse pensée ;
Mon ame la repousse, elle en est oppressée.
Oui, voilà le moment que me gardoit le sort.
Cachez-moi dans votre ombre, asyles de la mort ;
Cachez à mes regards cette tendre ennemie ;
Eloignez de mon cœur cette voix qui me crie :
» Regarde, Aaron, regarde & vois tous tes forfaits ;
» Contemple cette tombe, & plains toi désormais.
Dieu ! contre ta justice il n'est point de refuge.
Tu prends soin de punir ceux qui n'ont point de Juge.
Mais si je suis frappé par le courroux du Ciel,
Le bras dont il se sert est-il moins criminel ?
Est-il moins odieux ? ombre plaintive & chere,
Pardonne, ô mon cher fils ! pardonne, si ton pere
A pu, du repentir reconnoissant la loi,
Pleurer en ces tombeaux sur un autre que toi !
Si je sens des remords, je punirai le crime.
On vient ; on m'obéit, & voici ta victime.

## SCENE III.

LE CALIFE, AMORASSAN, GARDES.

LE CALIFE.

Approche, malheureux, qui par tant de forfaits
As souillé tes honneurs & payé mes bienfaits.
Traître, l'indigne amour que t'inspiroit Sémire
A tant d'atrocités a-t-il pu te conduire ?
Aaron de ses bontés te comblant chaque jour,
Avoit-il mérité cet horrible retour ?
Réponds ?

AMORASSAN.

J'attends la mort, & mon cœur s'y résigne ;
Mais l'oubli des bienfaits est une honte insigne,
Que ne doit point flétrir mes jours ni mon trépas.
Toi, qui m'oses juger, tu ne me connois pas.
Apprends donc que les maux qu'a fait ta barbarie,
Ont devancé les dons répandus sur ma vie,
Qu'ils les ont surpassés : ce cœur au désespoir,
En cherchant la vengeance, a suivi son devoir.
Mon bras obéissoit au cri de la nature,
Et du sang innocent j'appaisois le murmure.
Oui, mon nom seul suffit pour me justifier.
Ce nom... Que vois-je ? ô ciel !

## SCENE IV.

Les Précédens, BARMECIDE, *se débattant au milieu des Gardes, qui veulent le repousser.*

BARMÉCIDE.

Rien ne peut m'effrayer.
Que je meure avec lui, c'est tout ce que j'espere.

L'instruisit à venger tant d'illustres proscrits,
A s'armer contre vous, à s'armer pour Sémire;
Et moi, caché vingt ans aux confins de l'Empire,
Que Saéd croyoit mort, & qu'il croyoit venger,
Dans mon asyle obscur j'ai su votre danger.
Je suis venu moi même en porter les indices.
De Sémire, il est vrai, j'ignorois les complices;
Mais en les connoissant je n'ai pas hésité:
J'ai sacrifié tout à votre sûreté.
Le sort a confondu mes vœux & mon attente;
Il accable aujourd'hui ma vieillesse innocente.
De mon malheureux fils je sais les attentats;
Mais que ma mort au moins devance son trépas.
Oubliez le service, & punissez les crimes;
Ce tombeau nous attend: rendez lui ses victimes.

LE CALIFE.

J'ai dû te reconnoître à cet effort si grand;
Toi seul en es capable. O combat déchirant!
De devoirs opposés mon cœur ressent l'empire!
( *Aux Gardes.* )
Allez, & qu'on amene & Saéd & Sémire.
Dieu protecteur du trône! ô Roi de tous les rois!
J'ai vu dans ma grandeur l'ouvrage de ton choix.
J'ai cru, je l'avoûrai, n'en être pas indigne:
J'en avois cependant terni l'éclat insigne.
J'avois jusqu'à ce jour une faute à pleurer,
Et je n'avois vécu que pour la réparer,
Toi-même as pris ce soin qui passoit ma puissance.
Tu m'as vendu bien cher ce don de ta clémence.
Et toi, que j'ai pleuré, respectable héros,
Va, crois que mes regrets ont égalé tes maux.

BARMÉCIDE.

Vous allez les combler! quelle horreur m'environne!

---

## SCENE DERNIERE.

LE CALIFE, BARMECIDE, AMORASSAN, SEMIRE, SAÉD, ILCAN, GARDES.

LE CALIFE.

Sémire, à qui j'offrois mon fils & ma couronne,
Sémire a-t-elle pu préférer, en effet,
Aux dons du souverain les crimes d'un sujet?

SÉMIRE.

Je conçois ta surprise, ainsi que ta colere.
Loin de la servitude, & loin de la misere,
Ton cœur à les juger n'est point accoutumé,
Et tu ne connois pas les droits de l'opprimé;
Use de tous les tiens, je suis en ta puissance.

BARMÉCIDE.

Je tenterois en vain de prendre leur défenſe.
Mais je l'ai déjà dit, mon ſort ſuivra le leur.
Seigneur, voilà mon fils, & voilà mon ſauveur.
*( Il ſe place entre Saéd & le Viſir. )*
C'eſt moi ſeul qui les perds, & c'eſt moi qu'ils ſervirent.
S'ils meurent, dans mes bras il faudra qu'ils expirent.

LE CALIFE.

O toi, depuis long-temps vengé par mes remords,
Mais qui l'es encor plus par tes nobles efforts !
Tu fais beaucoup pour moi, je l'avoue ; & ton maître,
Graces à ſes malheurs, va t'égaler peut-être.
*( Montrant le Viſir. )*
Je dois punir en lui le plus grand des forfaits ;
Je dois payer en toi le plus grand des bienfaits.
Si j'écoutai jadis un excès de vengeance,
Il faut, pour l'expier, un excès de clémence.
Viſir, vois dans quel ſang ton bras s'étoit plongé.
Je pardonne, à l'aſpect de mon fils égorgé.

BARMÉCIDE.

Ah ! Seigneur ! ah ! quel Dieu vous inſpire & vous guide !

LE CALIFE.

Eh ! pouvois-je punir le fils de Barmécide ?
Toi, par ton repentir & ta fidélité,
Viſir, rends-moi du moins ce que tu m'as ôté.

AMORASSAN.

Ah ! Seigneur, de mon cœur vos vertus vous font maître,
Et mon pere lui ſeul avoit ſu vous connoître.

LE CALIFE, *au Viſir & à Sémire.*

Vous étiez tous les deux unis pour m'opprimer,
Soyez encore unis, mais du moins pour m'aimer.

SEMIRE.

Seigneur, votre victoire eſt entiere & certaine,
Et tant de grandeur d'ame a déſarmé ma haine.
A vous ſeul, à jamais, mes jours ſont aſſervis.

LE CALIFE.

Lorſque tu me trompas, Saéd, tu me ſervis.
*( à Barmécide. )*
Rien ne s'oppoſe plus au tranſport qui m'anime.
Approche de ce cœur, ami rare & ſublime.
Mes pleurs étoient cruels, ils ſont plus doux enfin ;
Ils couloient ſur ta tombe ; ils coulent dans ton ſein.

BARMÉCIDE.

Qu'un Dieu, toujours propice, à vos deſtins préſide !

LE CALIFE.

Il veut me conſoler, il me rend Barmécide.

*FIN.*